

Un soir, en sortant de l'atelier, Marinette ne fut pas peu surprise de trouver le contremaître qui l'attendait. C'était la première fois depuis un mois. Comme auparavant, ils prirent côte à côte le chemin de la maisonnette, lui préoccupé, silencieux, cherchant sans doute le commencement de ce qu'il avait à dire, elle attendant, avec une angoisse au cœur, car elle sentait que sa vie se déciderait aux premiers mots. C'est ainsi qu'ils arrivèrent devant la porte de la jeune fille. Elle lui tendit la main, l'interrogeant du regard ; lui, très bas, avec un soupir :

Elle le regardait sans comprendre.

— Adieu, répéta-t-il, non seulement pour ce soir, mais...

— Vous partez ! s'écria-t-elle. Où ? Pour longtemps ? Ciel ! pour toujours, peut-être ?

Il inclina la tête sans répondre.

— Vous partez, reprit-elle, des larmes plein les yeux, vous partez sans vous inquiéter de moi, qui reste, oh ! c'est lâche !

— Il le faut, Mariette, pour vous comme pour moi.

— Vous fuyez une situation devenue pour tous les deux intolérable. Mais vous, vous serez vite consolé, tandis que moi, toute seule avec votre souvenir sans cesse présent, moi, sans personne à qui me confier, qui compatisse à ma douleur, que deviendrai-je ! Vous ne vous l'êtes pas demandé. Car vous voyez bien que je souffre, que je vous aime plus que jamais, Martial, et que j'en meurs !

— Mariette, par pitié ! du courage. Vous sentez bien vous-même que je dois m'éloigner ; l'absence guérira notre amour.

— Non ! avouez-le donc, vous allez retrouver celle que vous me préférez !

— Ne dites pas cela, Mariette, surtout en ce moment où nous allons nous quitter. Je vous le répète, je n'aime que vous.

— C'est impossible, vous ne partiriez pas.

— Je vous l'affirme.

— Eh bien ! ce secret qui nous sépare, dites-le. Je serai discrète, ayez confiance en moi, mais ne me laissez pas avec un soupçon qui me torture et qui me semble, plus j'y pense, le seul prétexte plausible à votre conduite.

— Impossible... l'aveu est grave... si jamais on apprenait ce que vous me demandez de dire...

— Personne ne le saura, que vous et moi. Mais au moins, si vous ne pouvez m'épouser, je saurai si je dois vous aimer encore, et croire que vous ne vous êtes pas fait un jouet de ma crédulité.

— Soit, dit Martial, d'une voix sourde. Eloignons-nous un peu je vais tout vous dire.

Puis, lorsqu'elle fut assise :

— Mariette, reprit le contremaître, les yeux baissés à terre,

j'ai été bien malheureux dans ma vie. Actif, habile ouvrier, je puis le dire, car mes rivaux même le reconnaissent, sobre et rangé, je suis resté longtemps sans ouvrage et on a refusé de m'en donner, parce que j'avais fait partie d'une société secrète, politique, alors vaincue et persécutée. Inutile de vous en dire plus long. A bout de forces et de patience, je trouvai un jour un livret d'ouvrier au nom de Martial Delafosse, je le gardai, et je m'en servis pour entrer dans les arsenaux de l'Etat.

— Mais pourquoi changer de nom ? pourquoi, puisque vous êtes habile et instruit, ne pas vous présenter hardiment et demander de l'ouvrage ? Vous avez donc commis un crime ?

— Aucun, mais je me nomme Frédéric Buckart, et je suis Allemand.

Mariette eut un sursaut. Pourtant, elle n'entrevit pas d'abord toutes les conséquences de cet aveu. Elle s'attendait si peu à un empêchement de cette nature, qu'elle demeurait abasourdie, cherchant à ressaisir le fil de ces complications, où l'impossibilité de son mariage ne la frappait pas. Or, en ce moment, c'était à cela seul qu'elle songeait.

Martial s'agenouilla auprès d'elle, et l'entourant de son bras :

— Maintenant que je vous ai tout avoué, poursuivit-il, vous devez comprendre comment Martial Delafosse, qui existe quelque part, je ne sais où, ne pouvait épouser ici Mariette Palleyre ; d'autre part, avouer ma supercherie était impossible. Voilà pourquoi je pars, n'ayant pas été assez maître de mon cœur pour profiter de la situation que je m'étais faite en jouant ce rôle si difficile ; l'esprit était resté fort, mais la chair a failli ; ma vie est à refaire, je ne veux pas davantage troubler la vôtre.

— La mienne est brisée. Comment voulez-vous que je l'oublie !

— Écoutez, dit le contremaître en attirant la jeune fille vers lui, si vraiment vous m'aimez à ce point, maintenant que j'ai tout dit, rien n'est irréparable. Là-bas, de l'autre côté du côté du Rhin, j'ai une vieille mère qui m'attend, qui m'appelle, depuis longtemps déjà. Nous irons la rejoindre, et nous nous marierons. Mes économies sont suffisantes pour le voyage, pour vivre en attendant le travail qui ne manquera pas de venir ; les persécutions dont j'ai souffert autrefois sont oubliées maintenant. Nous sommes jeunes et forts, nous trouverons bien à gagner là-bas autant qu'ici. Voulez-vous ? Veux-tu ?

Il la serrant dans ses bras, suppliant. Mariette, retrouvant en un instant tout ce qu'elle croyait avoir perdu : amour, bonheur, avenir, n'eut pas le courage de résister !

— Martial ou Frédéric, c'est vous que j'aime, dit-elle ; emmenez-moi où vous voudrez.

Alors, tout heureux, il lui expliqua longuement son plan, pour qu'elle pût quitter le pays sans être retenue par son frère, car il se fût certainement opposé à son départ. Le lendemain, elle feindrait une indisposition légère pour rester à la maison ; puis, en l'absence de son frère, elle ferait à la hâte ses paquets et se trouverait à la gare à midi. Lui, pendant ce temps, ayant demandé déjà son compte au directeur de la manufacture, irait toucher ce qui lui était dû et la rejoindrait à la même heure pour se diriger vers Paris et, de là, vers l'Allemagne, où, libres enfin de toute contrainte, ils se marieraient.

Dans un premier entraînement de la passion, Mariette avait promis, et elle n'était pas fille à se dédire, sa résolution prise

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin.

Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.